



**HAL**  
open science

## Introduction à “ Sur les catégories, ou formes universelles ” de Monboddo

Laurent Jaffro

► **To cite this version:**

Laurent Jaffro. Introduction à “ Sur les catégories, ou formes universelles ” de Monboddo. Vincent Blanchet. Langue et métaphysique, Presses universitaires Blaise Pascal, pp.275-281, 2021, Trajectoires philosophiques, 978-2-84516-981-4. halshs-03251101

**HAL Id: halshs-03251101**

**<https://shs.hal.science/halshs-03251101>**

Submitted on 6 Jun 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Laurent Jaffro, université Panthéon-Sorbonne et Institut universitaire de France

jaffro@univ-paris1.fr

**« Introduction à « Sur les catégories, ou formes universelles » de Monboddo »**

*Brouillon du texte paru en 2021 dans Vincent Blanchet (dir.), Langue et métaphysique, Presses universitaires Blaise Pascal, p. 275-281. Cette introduction est suivie, dans ce volume, d'une traduction par Alain Petit.*

Cette traduction du livre « Sur les catégories, ou formes universelles », due à Alain Petit, est tirée du premier volume de *Antient Metaphysics* de James Burnett, Lord Monboddo (1714-1799). Le traducteur prolonge ainsi le travail qu'il a engagé sur un autre partisan tardif des anciens, grand lecteur d'Aristote et de ses commentateurs, le philosophe et grammairien James Harris (1709-1780) qui sur ce sujet des catégories est, avec ses *Philosophical Arrangements* (Londres, 1775), la source revendiquée de Monboddo<sup>1</sup>.

C'est en 1779 à Édimbourg, parallèlement à une entreprise de longue haleine qui donne lieu à un autre grand feuilleton philosophique, *Of the Origin and Progress of Language* (Édimbourg, 1773-1792), que Monboddo publie le premier volume de son *Antient Metaphysics*, qui allait en comporter six au total, le dernier paraissant vingt ans plus tard. Les deux premiers volumes concernent la « science des universaux », tandis que les suivants contiennent les spéculations étonnantes de l'auteur à propos de l'histoire de l'homme, au physique comme au moral, au naturel comme dans la société. Monboddo, juriste de profession, était une figure importante du milieu intellectuel écossais, membre de la *Select Society* aux côtés, notamment, d'Adam Smith et de David Hume<sup>2</sup>. Son goût pour les déambulations matinales en tenue adamique lui vaut de figurer dans le panthéon des nudistes. Mais ce n'est pas le seul de ses mérites. S'il est rarement mentionné dans les manuels d'histoire de la philosophie, Monboddo compte pour l'histoire du développement des

---

1 Alain Petit, « Arrangement catégoriel et activité psychique. James Harris, un aristotélicien anti-lockéen », *Les Études philosophiques*, 183, 3 (2018), p. 425-434.

2 On dispose d'une biographie : Emily L. Cloyd, *James Burnett, Lord Monboddo*, Oxford, Oxford University Press, 1972.

sciences du langage<sup>3</sup>. Il est un des rares auteurs qui, s'inscrivant dans la tradition des grammaires raisonnées, a contribué à l'essor de la linguistique historique et comparée, dont le ressort est pourtant bien différent. Monboddo avait le sens des affinités : il voyait celle du grec et du sanskrit<sup>4</sup>, comme celle des êtres humains et des grands singes. Pour lui, l'institution sociale du langage est une condition nécessaire d'accession à un monde intellectuel ignoré de la vie animale non humaine : ce monde qui est l'objet de la logique et de la métaphysique. Toute son œuvre revient à caractériser l'être humain comme un animal métaphysique, mais dont la capacité métaphysique ne peut s'actualiser que sous la condition proprement historique de l'institution sociale et de l'invention de l'art du langage. Il n'y a ainsi aucune incompatibilité, à ses yeux, entre des considérations que certains ont cru pouvoir dire pré-évolutionnistes dans l'histoire naturelle de l'homme et sa conviction qu'un univers stable de formes idéales est l'objet de la connaissance philosophique. Le monde sensible dans lequel nous sommes pris est un devenir fait d'évolutions historiques dans la nature comme dans la société. Cela n'empêche pas que nous puissions percevoir, grâce à l'art du langage et à la culture de la raison, le monde intellectuel dont les réalités donnent unité, identité et forme à la multiplicité sensible.

Le langage est ainsi l'invention sociale nécessaire à la découverte métaphysique. Sur ce point, Monboddo, comme Harris, n'aurait pas pu imaginer une histoire de la linguistique distincte de l'histoire de l'ontologie, ni anticiper le meilleur accueil que la première, non la seconde, leur aura réservé à tous deux. Mais c'est aussi cette question du rôle du langage dans l'appréhension des universaux qui les distingue. Comme la connaissance des formes suppose selon lui l'institution du langage, on ne peut pas attribuer à Monboddo l'innéisme qui est sensible chez son ami Harris. Tandis que Harris se situe encore dans la postérité de son oncle, le troisième comte de Shaftesbury, qui soutenait contre Locke une forme d'innéisme ou à tout le moins de « connaturalité » de certains concepts<sup>5</sup>, Monboddo fait partie des auteurs qui soutiennent la perfectibilité et non l'innéité.

La trilogie de l'empirisme britannique – John Locke, George Berkeley, David Hume – occupe le premier plan de l'histoire de la philosophie moderne et occulte un intérêt toujours vif chez des *minores* comme Monboddo comme chez des auteurs qui ont pignon sur rue, tels Shaftesbury et Thomas Reid, pour la philosophie ancienne dans sa veine platonico-aristotélicienne. Pour Monboddo, comme pour Harris, le recours à la logique et à la métaphysique d'Aristote et à ses

---

3 Lieve Jooke, *The Linguistic Conceptions of Lord Monboddo*, Louvain, Peeters, 1999. Voir aussi Patrick Chézaud, « James Burnett, Lord Monboddo, et le débat autour de l'origine du langage dans l'Écosse du XVIIIe siècle », dans *Écosse des Lumières : Le XVIIIe siècle autrement*, éd. P. Morère, Grenoble, UGA Éditions, 1997.

4 Emily L. Cloyd, « Lord Monboddo, Sir William Jones, and Sanskrit », *American Anthropologist*, 71 (1969), p. 1134-35.

5 Sur la question chez Harris, voir A. Petit, art. cit. Sur le débat dans la génération précédente, voir Daniel Carey, « Locke, Shaftesbury, and Innateness », *Locke Studies*, 4 (2004), p. 13-45.

commentateurs (surtout Ammonius fils de Hermias) est une réaction d'opposition aux conclusions nominalistes des philosophes modernes qui ont détourné le terme « idée » de son sens platonicien originel – celui d'un modèle au sein d'une réalité intelligible, voire d'un entendement divin – pour en faire le nom usuel des perceptions de l'esprit humain<sup>6</sup>. Monboddo, dans la suite d'*Antient Metaphysics* parue en 1782, estime que Locke est le premier à avoir employé le terme ainsi et cela « de la manière la plus absurde pour dénoter les perceptions des sens qui nous sont communes avec les bêtes »<sup>7</sup>. Les idées sont entièrement distinctes des sensations, du moins si l'on restitue au terme sa signification ancienne qui est celle de « la forme interne qui fait que chaque chose est ce qu'elle est et rien d'autre »<sup>8</sup>. L'idée, comme pour Platon, est l'unité du multiple (« *the one in the many* »<sup>9</sup>). Elle est ainsi une réalité intellectuelle active qui est au principe d'une identité, d'une permanence et d'une substantialité qui font défaut à la matière diverse et instable des sensations<sup>10</sup>. L'idée et l'essence se confondent et ne sont accessibles que par l'esprit parce que, au fond, elles sont esprit. Cette essence n'est pas immédiatement abstraite de la matière dont elle n'est le plus souvent pas séparée (sauf dans le cas des idées mathématiques), car elle l'informe, comme le montre l'aristotélisme. Persuadé que « le souvenir de la philosophie antique court le risque de se perdre parmi nous »<sup>11</sup>, et qu'elle incarne la bonne compréhension – la plus générale, précisément – de ce qu'est la philosophie, Monboddo assigne aux deux premiers volumes de cet ouvrage au long cours la tâche de la promouvoir autant que de la commémorer, contre la philosophie issue de Locke et en vogue chez les modernes. Il s'agit de contrer la tentative commune aux empiristes de réduction de l'épistémologie et de la métaphysique à ce qu'on n'appelle pas encore une « psychologie » et à ce que Locke dénommait déjà une « sémiotique »<sup>12</sup>. Monboddo, à la suite de Harris, rejette la réduction de l'essence à ce que Locke appelait « essence nominale », à savoir l'idée abstraite qui fait d'une collection de qualités observables la définition d'une espèce. Le langage n'est pas ce à quoi la métaphysique des essences peut se réduire, mais au contraire ce qui la révèle et l'exprime. Le retour de Monboddo aux anciens ne peut se comprendre que dans cette querelle moderne.

Quel est le centre de la cible ? C'est la controverse sur le statut des idées générales, qui court de Locke à Hume. Elle est la forme que prend, en contexte empiriste, la querelle traditionnelle des

---

6 Pour une perspective panoramique sur les controverses qui entourent la question des idées dans la philosophie moderne, voir Kim Sang Ong-Van-Cung, *La voie des idées. Le statut de la représentation (XVIIe-XXe siècles)*, Paris, CNRS éditions, 2006.

7 Monboddo, *Antient Metaphysics*, vol. 2, 1782, livre 2, chap. 2, p. 66-67.

8 *Ibid.*, livre 2, chap. 2, p. 70.

9 *Ibid.*, p. 85.

10 *Ibid.*, p. 73.

11 Monboddo, *Antient Metaphysics*, vol. 1, 1779, livre 3, trad. A. Petit, chap. 2, *infra*, p. XX.

12 Voir John Locke, *An Essay concerning Human Understanding*, IV, 21, 4, éd. P. H. Nidditch, Oxford, Oxford University Press, 1975, p. 720. Sur ce sujet, voir François Duchesneau, « Sémiotique et abstraction. De Locke à Condillac », *Philosophiques*, 3, 2 (1976), p. 147-166

universaux, qui porte sur la manière dont on doit rendre compte des concepts communs à plusieurs êtres individuels. La victoire du nominalisme éclate dans l'histoire de la philosophie de cette période. Même si Berkeley et Hume critiquent et pensent modifier la conception qu'avait Locke de l'opération d'abstraction qui est principe des idées générales, ces trois auteurs s'accordent sur le fait que la généralité est rendue possible par l'usage des signes et ne repose pas sur l'existence d'entités telles que les espèces des aristotéliens ou les formes des platoniciens. Contre Locke et ses successeurs, Monboddo ressuscite, avec la réalité des espèces, la possibilité de leur connaissance<sup>13</sup>. Avec Ammonius, il soutient que « nous pouvons connaître la nature de l'espèce »<sup>14</sup>. Dans la querelle des universaux, il s'oppose avec Harris aux philosophies qui « nient l'existence de ce qui est général »<sup>15</sup>. Le général n'est pas moins réel que l'individu sensible. Il existe un monde des idées au-delà de la mosaïque des sensations.

Cependant, le projet de Monboddo est encore plus ambitieux que celui d'une restauration du réalisme des universaux – ou peut-être plus exactement (dans la mesure où la réalité des universaux est pour lui idéale) du conceptualisme, fort, qu'il défend avec Harris. Les universaux dont il traite ici sont entendus non comme n'importe quels concepts (communs), mais comme les catégories ultimes, « au-dessus desquelles il n'y en a pas d'autre »<sup>16</sup>, exactement comme les entendait Harris dans ses *Philosophical Arrangements*. C'est placer la barre très haut, puisque c'est affirmer que *le plus général* n'a pas moins de réalité, mais plus, que le divers matériel qui est accessible à la sensation. Comme Monboddo le dit dans le volume de 1782, l'unité qu'apporte l'idée est moins unifiante que celle de l'espèce, et celle-là moins unifiante que celle du genre, et celle-là moins unifiante que celle de Dieu. L'analyse qui remonte au général, dont la philosophie est la science, doit s'arrêter, sinon il n'y a pas de principes. Le point d'arrêt, pour autant que la philosophie en tant que distincte de la théologie est concernée, consiste dans les formes universelles que sont les catégories. Monboddo entend le concept de catégorie comme étant ontologique autant que logique et croit trouver cette conception chez le pythagoricien Archytas – à qui on attribue un *Des catégories* – plutôt que dans Aristote. L'unité de la catégorie est plus grande que celle d'une espèce, mais l'unité de « celui qui est » – *the existing One* –, selon ce qui est dit à Moïse dans Exode 3,14, est la plus grande<sup>17</sup>.

---

13 Pour une présentation de l'ensemble de ce débat, je me permets de renvoyer à mon « Language and Thought », dans *The Oxford Handbook of British Philosophy in the Eighteenth Century*, éd. J. A. Harris, Oxford, Oxford University Press, 2013, p. 128-148.

14 Monboddo, *Antient Metaphysics*, vol. 1, 1779, livre 3, chap. 1, *infra*, p. XX.

15 *Ibid.*, *infra*, p. XX.

16 *Ibid.*, *infra*, p. XX.

17 *Antient Metaphysics*, vol. 2, 1782, livre 2, chap. 2, p. 90-91.

C'est seulement ainsi que l'on peut comprendre que Monboddo puisse estimer, à l'ouverture du chapitre ici proposé, que ce que l'entend par « philosophie » à son époque est moins étendu que dans la conception antique. Comme la conception que Monboddo appelle « la nôtre », la moderne, donne le nom de philosophie naturelle à la physique et à la cosmologie autant qu'à l'histoire naturelle, le lecteur du 21<sup>e</sup> siècle peut avoir du mal à comprendre en quoi la conception ancienne serait plus étendue. Mais Monboddo veut dire que la philosophie de son temps explore essentiellement la nature du point de vue d'une unique catégorie, celle de la quantité. Or la philosophie est une connaissance qui explore les êtres sous *toutes* les catégories. « L'objet de la métaphysique est le tout des choses<sup>18</sup> » et cette connaissance a pour objet les formes les plus universelles, ultimes, sans en omettre une seule. Il est tout à fait remarquable qu'un auteur du dix-huitième siècle, à l'époque du triomphe de la « philosophie naturelle » qui constitue alors même un modèle pour la « philosophie morale », c'est-à-dire pour la philosophie de l'esprit dans toute son extension, ait pu voir une perte du sens de la totalité, donc tout le contraire de ce que nous y voyons aujourd'hui, depuis notre point de vue, biaisé, d'une spécialisation et division du travail intellectuel poussées à l'extrême. La nature abordée sous la seule catégorie de la quantité n'est qu'un morceau de la réalité dont la philosophie est essentiellement la connaissance.

L'intention de Monboddo dans *Antient Metaphysics* s'apprécie quand on situe l'ouvrage dans son conflit avec David Hume. Il semble que Monboddo ait trouvé dans la redécouverte par Harris des commentateurs anciens d'Aristote la matière de l'écriture d'une sorte d'« anti-Hume », parallèlement à l'anti-Locke qu'était l'ouvrage de Harris, *Philosophical Arrangements*<sup>19</sup>. Quand Monboddo évoque, dans les pages qui suivent, une théorie du degré de l'« impression », on reconnaît le vocabulaire qu'emploie Hume dans son premier ouvrage philosophique, le *Traité de la nature humaine*, pour désigner les sensations et passions qui ne sont pas des représentations de la mémoire ou de l'imagination. Dans la périphrase « l'auteur des *Essais* », dont use Monboddo au début du chapitre 2 de ce livre 3, il faut voir une référence au recueil de Hume paru de 1753 à 1756, les *Essays and Treatises on Several Subjects*. Le thème de la vivacité, qui fait ici surface, est aussi typiquement humien. C'est essentiellement par la vivacité, donc en degré et non en nature, que ce que Hume appelle « idée » se distingue de ce qu'il appelle « impression »<sup>20</sup>. Mais s'il n'y a pas de différence de nature entre l'intellectuel et le sensible, il ne peut pas exister d'intellect comme monde dans lequel existent les idées et « alors il n'existe pas de *generalia*, ni par conséquent de catégories »<sup>21</sup>. C'est aussi Hume qui est à peine caché sous l'« homme qui ne croyait à rien, et

---

18 *Antient Metaphysics*, vol. 1, 1779, livre 3, chap. 4, *infra*, p. XX.

19 Voir A. Petit, art. cit.

20 *Antient Metaphysics*, vol. 1, 1779, livre 3, chap. 2, *infra*, p. XX.

21 *Ibid.*

affectait même de douter de sa propre existence et qui, de plus n'avait aucun égard pour la religion, naturelle ou révélée »<sup>22</sup>.

L'histoire naturelle de Monboddo voyait dans les orangs-outans – sous sa plume un terme générique pour les grands singes – une espèce indistincte de l'espèce humaine, et déjà même capable de technique rudimentaire, ce qui lui valait d'être raillé (comme l'était un auteur avec lequel il partageait beaucoup, Rousseau<sup>23</sup>) pour ses recherches sur l'homme naturel et son intérêt pour les enfants sauvages<sup>24</sup>. S'il avait ainsi une conception très libérale du périmètre de l'espèce humaine, il ne pouvait manquer de percevoir dans les considérations de Hume sur la « raison des animaux » une grave confusion (cohérente avec la thèse d'une différence en degré de vivacité entre représentations intellectuelles et sensations) entre les capacités des animaux non humains et des humains dont les vocations sont pour lui bien distinctes, la pensée par idées – et par conséquent la disposition philosophante – étant en l'homme une potentialité, certes conditionnelle, de toute l'espèce. La connaissance de l'homme (objectivement) prend pour trait spécifique la capacité de connaissance de l'homme (subjectivement) – capacité qui, répétons-le, ne peut cependant s'actualiser que sous la condition de l'institution du langage et de la société. Monboddo restaure ainsi, contre Locke<sup>25</sup>, la portée métaphysique de la définition de l'homme comme animal rationnel, matériellement, comme il rétablit, formellement, la dignité des définitions par genre et différence spécifique.

Les idées, mêmes les plus générales, ne sont pas des réalités de nature linguistique, même si c'est le langage qui nous permet de les découvrir ; elles ne sont pas, non plus, des réalités de nature psychologique, du moins si on entend par là des états de l'esprit humain, mais elles sont des formes dans un « monde intellectuel », qui informent la nature à la manière dont l'esprit anime le corps et n'en est pas séparé. La présence des formes est ainsi interne aux choses de ce monde, même si elle est idéale et non sensible. Les catégories sont les formes ultimes de la pensée et, identiquement, de l'être, puisque l'idée est forme interne de toute réalité depuis le genre et l'espèce jusqu'à l'existant concret ; et si les catégories peuvent être *aussi* des formes du langage et figurer pour cette raison en bonne place dans la grammaire de Harris, cela s'entend, pour Monboddo, qui tient pour la perfectibilité plutôt que pour l'innéité, seulement de manière épistémologique : c'est uniquement

---

22 *Ibid.*, livre 3, chap. 3, *infra*, p. XX.

23 Voir Arthur O. Lovejoy, « Monboddo and Rousseau », *Modern Philology*, 30, 3 (1933), p. 275-296. Lovejoy insiste sur la thèse commune de la perfectibilité et l'oppose à un primitivisme naïf.

24 Sur ce thème, voir Franck Tinland, *L'Homme sauvage : Homo ferus et homo sylvestris*, Paris, Payot, 1968. Voir aussi Robert Workler, « Apes and Races in the Scottish Enlightenment : Monboddo and Kames on the Nature of Man », dans *Philosophy and Science in the Scottish Enlightenment*, éd. P. Jones, Édimbourg, John Donald, 1988, p. 145-168. Également, Alan Barnard, « Monboddo's Orang Outang and the Definition of Man », dans *Ape, Man, Apeman : Changing Views Since 1600*, éd. R. Corbey et B. Theunissen, Leyde, Universiteit Leiden, 1995, p. 72-85.

25 Voir John Locke, *An Essay concerning Human Understanding*, III, 3, 10-11, *op. cit.*, p. 412-414.

parce que l'institution du langage est une condition nécessaire de la « connaissance universelle ». Les animaux qui n'ont pas inventé le langage sont aveugles à l'univers intelligible et à tout ce dont il est meublé. C'est pour eux qu'être, c'est être perçu (par les sens) ; et c'est seulement de leur situation que la thèse humienne, qui identifie l'être à l'impression, est vraie.